

8^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 01.09.2012

“On assignera aux frères malades un logis particulier et, pour leur service, un frère craignant Dieu, diligent et soigneux” (RB 36,7).

Le chapitre sur les frères malades est essentiel pour comprendre le sens de la crainte de Dieu dans la Règle, car ici la crainte de Dieu est nécessaire comme condition pour traiter adéquatement, avec vérité et amour, un des aspects les plus intenses de l'expérience humaine : la maladie. Dans la maladie, l'homme fait l'expérience dramatique de sa fragilité, de ses limites et de son besoin de salut. Lorsque nous sommes en bonne santé, ou croyons que nous le sommes, nous ne réalisons pas vraiment combien notre vie est fragile, combien la mort accompagne et menace la vie. Dans la maladie, c'est comme si tout le drame profond de notre humanité affleurerait, remontait à la surface, devenait sensible, physiquement, psychologiquement et spirituellement.

Dans ce chapitre 36 de la Règle, il est intéressant de noter comment saint Benoît, après avoir invoqué la priorité absolue des soins à donner aux malades, rappelle aux malades eux-mêmes que leur état pourrait les porter, sans qu'ils s'en aperçoivent, à devenir trop exigeants et donc à exaspérer les frères qui les servent : “De leur côté, les malades considéreront que c'est en l'honneur de Dieu qu'on les sert. Aussi ils ne mécontenteront pas par des exigences superflues les frères qui les servent.” (RB 36,4)

Par ces mots, saint Benoît invite aussi les malades à la crainte de Dieu : ils doivent reconnaître la crainte de Dieu de ceux qui les servent, parce que ceux-ci le font “en l'honneur de Dieu”, parce que ceux-ci le font en reconnaissant dans la foi le Christ présent et souffrant en eux, les malades (RB 36,1-3). La crainte de Dieu est en effet reconnaissance et adoration de la présence du Seigneur qui rend Dieu présent au milieu de nous, si bien que celui qui vit de la crainte de Dieu, en un certain sens, met aussi Dieu devant les autres et les autres devant Dieu. Cela nous fait comprendre que si saint Benoît demande la crainte de Dieu comme qualité pour assumer certaines responsabilités et services, ce n'est pas seulement pour que ces gens aient la force nécessaire, mais aussi pour que la présence de Dieu soit particulièrement reconnue et adorée dans toutes ces situations. La crainte de Dieu permet à Dieu de se manifester, et sa présence est au fond la réponse essentielle à notre besoin. Même les malades, se rendant compte qu'ils sont servis “en l'honneur de Dieu”, adorant Dieu, servant et aimant le Christ, sont ainsi aidés à reconnaître que la réponse vraie et complète au besoin de leur cœur n'est pas seulement le traitement, les médicaments, la santé, mais le Seigneur lui-même.

Saint Benoît, tout en appelant les malades à ne pas devenir trop exigeants, continue en invitant les infirmiers à la patience : “Éventuellement, il faudrait cependant supporter [les malades] avec patience, parce qu'il en revient plus de mérite” (RB 36,5).

Saint Benoît est conscient que la maladie met l'homme dans un état de besoin dont il est difficile de définir la mesure. La souffrance au fond est une expérience dont on ne peut pas définir, délimiter la mesure. On peut faire un diagnostic, établir de quelle maladie il s'agit, mais pour celui qui la vit du dedans, ces définitions n'ont pas beaucoup de sens, parce que sa conscience est comme *au-dedans* de la douleur, *au-dedans* de la souffrance, de la peur et de l'anxiété. De l'extérieur, la souffrance du patient peut être objectivement définie, et on peut juger que ses exigences ne sont pas proportionnées à ses besoins réels, à ses vraies nécessités.

Mais un malade qui souffre ne peut se considérer seulement objectivement, et du dedans de sa souffrance et de son angoisse, il lui est très difficile de voir jusqu'où va son besoin. C'est pourquoi Saint Benoît montre une délicate sensibilité psychologique en suggérant aux malades de ne pas être trop exigeants, mais surtout en invitant les infirmiers à une patience de plus en plus grande.

Faire face aux besoins et à la souffrance d'autrui avec crainte de Dieu, cela signifie au fond répondre aux besoins des frères avec la conscience que, quelle que soit la forme et la nature du besoin, au bout du compte c'est de Dieu que nous avons tous besoin. Et dans le besoin de Dieu, nous sommes tous sur le même plan, nous sommes tous également malades, ayant besoin de guérison. La soif de Dieu de l'homme pécheur est la maladie universelle, la souffrance universelle. Le besoin du Christ, médecin des âmes, est un besoin de tous, des bien-portants comme des malades. L'infirmier qui sert les malades avec crainte de Dieu sait qu'il a lui aussi besoin d'être sauvé, et cette conscience l'unit à son frère malade et lui permet de le comprendre et de l'accompagner, et aussi d'accueillir son témoignage, quasi sacramentel, de la présence du Christ souffrant.

Comme je le disais hier, la crainte de Dieu coïncide chez l'infirmier avec le regard de foi qui voit et qui soigne Jésus souffrant dans le frère malade. "On les servira comme s'ils étaient le Christ en personne, puisqu'il a dit : 'J'ai été malade et vous m'avez visité' (Mt 25,36), et 'Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait.' (Mt 25,40)" (RB 36,2-3).

Saint Benoît invite les frères qui sont au service des malades à cultiver la mémoire de ce jugement de foi qui transforme toutes les personnes et les situations en don de la venue du Christ dans nos vies. Le Christ vient vraiment à nous dans les frères plus petits et nécessaires, et en nous donnant sa présence, Il nous donne aussi sa soif d'amour, sa soif d'attention, de soin. Dieu dans le malade se donne à nous comme un mendiant d'amour. La crainte de Dieu Le voit, Le reconnaît, et Le sert.

Dans la Règle, c'est comme si saint Benoît nous conduisait de plus en plus à comprendre et à vivre la crainte de Dieu en tant que reconnaissance de la présence du Christ. Et dans le chapitre sur les frères malades, nous nous apercevons que, comme nous l'avons vu chez le bon larron, la crainte de Dieu du chrétien n'est plus tellement un sentiment religieux suscité par la majesté et la puissance de Dieu, mais par la faiblesse et la folie de la Croix. Et saint Benoît nous aide à comprendre que la parabole eschatologique de Matthieu 25,31-46 – "J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, j'étais nu et vous m'avez habillé, j'étais malade et vous m'avez rendu visite, j'étais en prison et vous êtes venus jusqu'à moi" – est la meilleure exégèse pour comprendre ce que signifie la crainte de Dieu pour le bon larron lorsqu'il dit à son compagnon : "Tu n'as donc aucune crainte de Dieu, toi qui es condamné à la même peine ?" (Lc 23,40).

La crainte de Dieu renaît en nous à partir de la conscience que Jésus a souffert pour nous toutes nos douleurs et nos misères, la faim, la soif, la nudité, la maladie, le manque de liberté, et qu'il a mis dans toutes ces expériences humaines dramatiques la lumière de sa présence et de sa charité. Et cette conscience nous aide à vivre unis au Christ dans ou devant toutes ces souffrances, reconnaissant en Lui le salut et la consolation de tous.